

Publié dans

ALGÉRIES 50

Ouvrage dirigé par Yahia Belaskri et Elisabeth Lesne

MAGELLAN & Cie, 2012

Christiane CHAULET ACHOUR

Appartenance

Juillet 1962 : une guerre prend fin et c'est comme si sa chape de plomb se soulevait. La vie en suspens... se libère. Grande bouffée d'oxygène qui n'arrive pas comme... un coup de tonnerre dans un ciel serein... mais bien comme le signe attendu s'imposant au milieu des bonheurs retrouvés et des désastres comptabilisés.

L'indépendance, c'est désapprendre des gestes et en inventer d'autres. Oublier le chemin de Fresnes où j'allais voir régulièrement mon beau-frère Salah Louanchi, au quartier des « politiques » à la prison. Car cette année scolaire 61-62 fut parisienne à cause de l'OAS qui avait promis à mon père, Alexandre Chaulet, de s'en prendre à ses enfants si elle ne pouvait l'atteindre, lui. Cette année-là fut celle des visites au parloir des « politiques », visites lumineuses malgré la grisaille de la prison où je me liais à ce nouveau grand frère qui, patiemment, me faisait lire et lire encore, « parce que l'Algérie aura besoin de gens formés. »

Oui, l'indépendance est une joie et des retrouvailles pour notre famille dispersée entre Alger, Paris et Tunis. C'est la découverte d'un autre pays dans le pays qui est le mien, ce pays que je dois apprendre pour le faire mien à nouveau.

Oui, le poème d'Anna Greki, « Juillet 1962 », revient toujours sur mes lèvres quand on me pose cette question : l'indépendance, pour toi ? :

« Il jaillit tout entier lui-même de sa bouche
Cet amour fort vibrant comme l'air surchauffé
Tout entier de sa propre bouche à ras de cœur

Hors de la matrice énorme de la guerre
Tu nais dans un soleil de cris et de mains nues
Prodiguant des Juillets moissonneurs et debout »

J'ai vécu cette guerre dans une famille qui n'est pas restée en marge et où les aînés – parents, frère et sœur – se sont engagés diversement. Petite fille puis adolescente, je n'étais qu'à la périphérie de leurs engagements mais au centre des effets collatéraux qu'ils avaient sur ma vie de collégienne et mes amitiés, avec des conséquences lourdes de mise à l'écart et d'incompréhension.

En juillet 1962, la joie n'est pas ternie. Entière, exaltante, elle promet du nouveau – que rêver de mieux à seize ans ?

Pas de heurts. Seulement des découvertes. Elles sont de taille pour cette jeune pied-noire qui a vécu, malgré tout, dans l'« apartheid light » de la « cohabitation » algérienne. La mise au ban de la part de ceux qu'on nommait les « Européens » depuis l'arrestation de mon frère et de ma sœur aînés, les discussions politiques entendues à la table familiale si accueillante à tous les passages – fils des militants de la CFTC, syndicat français dont mon

père était un des responsables, appelés du contingent qui viennent se soulager, Français qui veulent comprendre « le problème algérien » –, l'été 1961 en Tunisie où l'Algérie nouvelle s'impose à moi dans un tourbillon de nouveautés et de temps forts..., tout concourt à me rendre disponible à l'aventure nouvelle de vivre dans une société où j'aurai ma place, au rythme du livre de Fanon dont nous privilégions alors la lecture, *L'An V de la Révolution algérienne* :

« Les rapports nouveaux, ce n'est pas le remplacement d'une barbarie par une autre barbarie, d'un écrasement de l'homme par un autre écrasement de l'homme. Ce que nous, Algériens, voulons, c'est découvrir l'homme derrière le colonisateur [...]. Nous voulons une Algérie ouverte à tous, propice à tous les génies. »

Ces phrases de conviction et d'espoir – affirmer l'avenir est une manière de proposer de le réaliser et non faire une radioscopie de ce qui est – ont toujours résonné et... raisonné en moi aux moments les plus délicats de l'éloignement de cet objectif car la société algérienne du quotidien m'offrait mille et un signes de ses potentialités.

Dans cette nouvelle Algérie, tout est signifiant. Et même dans les contraintes qu'impose le pouvoir, à travers le parti unique et les syndicats et associations aux ordres, nous trouvons notre voie et nos moyens d'édifier – en tout cas, nous le croyons – quelque chose de nouveau... dans l'élan du « Soleil sous les armes » de 1957, « nous essaierons de dresser, sur tant de misères et de larmes, une culture fraternelle qui réponde à la vertu de notre peuple et à l'espérance de ces temps [...] nous aiderons à bâtir la cité radieuse des hommes. »

Je pourrais caractériser les trente premières années de la postindépendance par deux lignes de force qui informent mes actions et mes convictions : d'une part, la conscience d'un pays à construire avec et malgré les chausse-trapes laissées par le colonialisme qui a trouvé des émules masqués dans les nouvelles institutions ; d'autre part, le ressenti que je ne vais plus relativiser au cours des années, d'un pouvoir avec des appareils de moins en moins crédibles, oubliant cette « Algérie ouverte à tous, propice à tous les génies », avec une répression occultée, des arrestations et disparitions, une liberté sous surveillance. Pour avancer, pensait-on, nous étions devenus maîtres en autocensure consentie ; le code de la famille inique la fera sauter définitivement.

La première ligne, je l'imagine, peut être perçue par celles et ceux qui me liront aujourd'hui comme langue de bois survivant à mon « aveuglement » de ces années-là (jugement souvent entendu dans les conversations depuis quinze ans que je travaille en France où je ne prends plus la peine de dire mon vécu véritable). Et pourtant, en toute réflexion rétroactive, je la maintiens et je sais pourquoi.

Durant ces années, je m'engage dans une recherche que je n'ai plus quittée, sur l'introduction de la langue française en Algérie et dans d'autres colonies et les conséquences littéraires et donc nécessairement politiques de son apprentissage obligatoire dans l'univers colonial... Pour la langue unique, on a de qui tenir ! « Ben Bella, notre président, choisit un chiffre : c'est le chiffre Un, celui du fascisme absolu. UN parti, UNE langue, UNE religion », écrira Aziz Chouaki dans *Les Oranges*. Cela me préservera à jamais de l'illusion d'une langue au-dessus des contingences historiques et de la supériorité d'une culture sur une autre, d'une civilisation sur une autre.

« Supériorité ? Infériorité ?

Pourquoi tout simplement ne pas essayer de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler l'autre ? »

Ce programme que le jeune Fanon se fixe à 27 ans, je l'adopte et l'adapte à ma propre situation : quel domaine privilégié que la littérature pour sentir, toucher l'autre, pour me le révéler ! Les littératures des pays colonisés ou nouvellement indépendants ont été le sésame qui m'a ouvert le monde des dominés pour me façonner à partir d'autres regards sur les pays qui deviennent miens.

J'ai vécu l'Algérie au quotidien avec ses coupures d'eau et les trésors d'ingéniosité qu'on déployait pour en avoir et la conserver, ses circuits de pommes de terre qu'on ne peut se procurer, les bons jours, qu'en achetant autant d'oignons, les repas dont on décide le menu à partir de ce que l'on trouve au marché, le bonheur d'une plaque d'œufs achetée au Souq el Fellah – vous vous souvenez de ce dessin de Slim, « L'Algérien heure-œufs » –, l'exploit d'être sur les listes pour acheter un frigidaire ou une voiture... Tout cela n'est pas si dramatique et doit s'arranger avec le temps.

Cette Algérie, je la vis aussi... sans transition, comme on dit à la télé..., par mes lectures recomposant sa mémoire et son dynamisme présent par ses signes artistiques et littéraires.

Equilibrage.

Cette seconde vie dans les livres anciens et dans ceux qui s'écrivent m'empêche, les jours d'exaspération ou de déprime, de regretter un temps qui n'est plus, car je sais que ce temps n'était pas l'eden que peu à peu des milliers d'Algériens ont construit comme fantasme, faute d'une formation et d'une prise en charge de tout leur passé dans sa complexité pour les conduire vers d'autres idéaux. L'aveu de ce rêve conforte de nombreux Français dans l'idée que, « à côté d'aujourd'hui, la colonisation, n'est ce-pas, était un moindre mal ? »... De part et d'autre ignorance, méconnaissance, discours préfabriqués qui ne permettent aucun changement. Echec mal digéré pour les tenants de l'Algérie française ; déception désabusée pour ceux qui ont « soutenu » l'Algérie en lutte et que l'Algérie en paix déçoit. Des espoirs devenus désespoir pour les Algériens impatients de voir s'ériger une société de justice et d'égalité.

Pour le dire autrement, ces recherches me préservent d'une euphémisation de l'Algérie dans son état colonial. Je suis informée et nécessairement solidaire de pays et de sociétés que mon « origine », prise comme destin et enfermement, aurait dû me rendre opaques. Pays subsahariens dont j'apprends les tragédies historiques avec *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, mais aussi avec les films et les romans de Sembène Ousmane qui vient souvent à la cinémathèque d'Alger ; îles de la Caraïbe dont Fanon est le lien, le *Chant pour hâter la mort du temps des orphées* de Daniel Boukman lu avant de lire Césaire, bien plus tard, Jacques Roumain qui m'ouvre Haïti que je n'ai plus quittée sans y être jamais allée ; l'Algérie toujours avec mes interrogations sur Feraoun et son ambivalence, la lecture exigeante et encourageante de Mostefa Lacheraf sur l'universitaire que je suis : tous ces Algériens dont je retrace le parcours que je construis en lignes d'une partition à centaines de voix, pour une *Anthologie de la littérature algérienne de langue française* que j'édite en 1990. Nawal Saadaoui, la grande féministe égyptienne et ses conférences à Alger vient combler le vide d'une figure algérienne équivalente qui n'existe pas encore ! Je m'intéresse aussi, mais plus tardivement – ma formation littéraire ne m'a pas habituée aux imaginaires des femmes –, aux écrivaines pour ne plus les quitter, privilégiant, plutôt que celles qui sont au zénith, celles qui sont près de la porte de service. Je suis passionnée par mon métier à l'université d'Alger : transmettre, former, apprendre, écrire des livres, animer des collectifs, organiser rencontres et colloques. On ne peut se sentir flouée, aveuglée, désespérée quand tant de choses interpellent

et quand, pas une minute on ne s'ennuie ou on se sent frivole. Ça déraile, parfois ça coince face aux « autorités », mais ça se fait et les choses avancent ! Et puis, trois filles magnifiques que je mets au monde... mais c'est une autre histoire, plus intime.

Entre ces années-là, de l'indépendance au début de 1990 et le départ en France en 1994, quatre années tourbillonnantes au rythme des assemblées, des marches, de nouveaux partis qui font espérer un changement de règles dans la vie politique, des 8 mars de fête et de revendication, des groupes de femmes, *Présence de femmes* puis le *Groupe Aïcha*, une presse qui (re)trouve sa liberté de ton. Mais aussi, l'angoisse sourde, dans les années 80, d'un radicalisme islamiste. Il s'impose sans masques dès l'année 1989 et les suivantes. Assassinats, insécurité, rejet : c'est la première fois, depuis l'indépendance, que je me sens indésirable dans mon pays et je ne suis pas la seule. « Liquidés, cinéastes, musiciens, hommes d'État, médecins, avocats, pompistes, coiffeuses, retraités, caissières, gardiens de zoo, facteurs, chômeurs, imams, eh ouais c'est *inter* aussi, footballeurs, ébénistes, standardistes, cordonniers, femmes de ménage, femmes tout court, scénaristes, clowns, danseuses, président de l'Association nationale des collectionneurs de papillons », énumère le personnage d'Aziz Chouaki en une liste macabre à la Prévert.

Je dois quitter l'Algérie avec le goût amer de la désertion et, en même temps, le soulagement d'échapper à une mort absurde que ma raison refuse ; néanmoins, j'y suis retournée sans discontinuer mais on ne vit plus de la même façon un pays où l'on ne travaille pas. L'Algérie vogue vers d'autres horizons où je ne retrouve plus toujours mes marques, mais, parfois, des signes de connivence, au gré d'une odeur, d'une musique, d'une discussion, d'une rencontre, d'un livre.

En France, depuis 1994, ma grande surprise est la méconnaissance de l'Algérie, ce pays qui a été colonie de peuplement et fleuron de son empire. Effacée. Au début, l'Algérie en proie à la guerre civile a fait naître la compassion sincère ou revancharde de Français dont beaucoup ont une mémoire algérienne, surtout dans le milieu associatif. Dans différentes occasions, j'y ai parlé de l'Algérie et de ses écrivains, percevant la déception quand je ne parlais pas seulement des écrivains connus – qui se compteraient sur les doigts de deux mains pour le lecteur attentif...

L'année 2003, année de l'Algérie en France, a été l'occasion d'en dire plus mais à qui ? Depuis le début du XXI^e siècle, l'Algérie intéresse peu, l'Algérie irrite et maintenant, depuis quelques mois, elle est au banc des accusés car elle n'a pas fait sa révolution... de jasmin ou autre ? Ces Algériens sont « pitoyables », « endormis », « apathiques », qualificatifs entendus plus d'une fois. Si l'Algérie irrite, sa littérature n'intéresse pas. D'autres littératures « francophones » ont pris le relais de la médiatisation à la « faveur » – le mot est dur mais réel – d'autres catastrophes, Haïti, par exemple. Il faut espérer que ce soit pérenne dans les cursus de formation. Je me permets d'en douter ; aucune place véritable n'est faite à ces littératures dites « francophones » car ce qu'elles disent ne peut entrer en concurrence avec la perfection de la grande littérature française, n'est-ce-pas !... Surtout parce qu'elles obligent à affronter la mémoire coloniale de la France, ce que tout le monde évite. Essayez de demander, au hasard de ces mois de 2011 en France : « 1962, c'est quoi pour vous ? » Neuf personnes sur dix ne répondront pas « les accords d'Evian », « la fin de la guerre d'Algérie », « l'indépendance algérienne ». Circulez, nous ne sommes plus concernés ! Ces littératures sont, au mieux, considérées comme exotiques, au pire ignorées, dans une société où la littérature compte pourtant.

De ce côté de la Méditerranée, nos pays n'intéressent que dans la mesure où ils produisent de la tragédie, non de la culture. Il faut bien reconnaître qu'à grande et moyenne

échelle, la littérature algérienne n'existe pas pour la plupart des lecteurs français. Et peu, il faut le dire, pour les lecteurs algériens. Mais pas pour les mêmes raisons. L'ambiguïté demeure et apparaît parfois comme inextricable dans tous les nœuds des liens et entraves qui lient la France et l'Algérie. Jamais de rupture dans ce domaine – la langue, bien sûr, mais pas seulement. Une si longue cohabitation, une si longue route aux voies parallèles, où les Algériens regardent vers le Nord de la Méditerranée et les Français, à part quelques originaux, si peu vers le Sud.

Alors, mon obstination depuis quarante ans, sur chaque rive de cette mer : à défaut de dialogues constructifs sur le plan politique et autres qui ne sont pas de ma compétence, faire connaître les écrivains algériens, aux Algériens bien sûr et c'est ce que j'ai fait avec conviction et entêtement pendant trente ans à l'université d'Alger, aux Français, avec une ténacité parfois découragée depuis quinze ans que j'enseigne en France ; par l'écriture essayiste aussi. C'est une des raisons de la mise en place de mon site grâce à Mebarek Mouzaoui.

Parmi les écrivains étudiés, sans hagiographie ni idéalisation, Camus a une place de choix : peu enseigné à l'université française, sa dimension algérienne totalement occultée quand il l'est, il reste un « lieu géo-historique » terriblement controversé mais exemplaire de l'imbroglio algérien. Jean Sénac aussi, et Frantz Fanon aussi ; Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, le quatuor incontournable ; et aujourd'hui d'Aziz Chouaki à Arezki Metref en passant par Nourredine Saadi, nombreuses sont les œuvres qui disent l'Algérie sans assener de certitudes. Sans oublier les écrivaines qui toutes affirment une terre, un pays, une culture sans céder à l'exotisme et aux clichés reçus : Isabelle Eberhardt, Yamina Mechakra, Hawa Djabali, Malika Mokeddem, Maïssa Bey. Toutes et tous forment, sans se concerter mais avec le même amour des mots, ce pays du dehors et du dedans intimement nourri de leurs créations. Et ces nouvelles venues encore, comme Souad Labbize, qui, en 2011, fait sortir l'escargot de sa coquille pour dire combien il est difficile d'être une femme au pays où l'indépendance est arrivée. Mais qui savent aussi qu'il n'était pas plus facile de l'être avant.

Aujourd'hui, l'An 50 de l'Algérie, il reste une révolution des êtres à accomplir non pas sur une table rase mais sur une réalité qui a besoin de réunir ses fertilités et de combattre ses frilosités, ses violences et son obsession de l'homogénéité. Comme l'écrivait Jamel Eddine Bencheikh :

« Attendons que se dissipent les fumées
Pour déchiffrer mieux les signes »

(pp.265-273)

Références

- Jamel Eddine Bencheikh, *Cantate pour le pays des îles*, Marsa éditions, 1996.
Aziz Chouaki, *Les Oranges*, éd. Les Mille et Une Nuits, 1998.
Anna Greki, *Temps forts*, Présence Africaine, 1966 (à titre posthume).
Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, 1952, *L'An V de la Révolution algérienne*, Maspero, 1959 (différentes éditions).
Souad Labbize, *J'aurais voulu être un escargot*, Biarritz, Atlantica-Séguier, 2011.
Jean Sénac, « Le Soleil sous les armes », in *Matinale de mon peuple*, Rodez, Subervie, 1957.